

Penser les espérances écologiques avec la science-fiction

Yannick Rumpala

Université de Nice / Faculté de Droit et de Science politique
Equipe de Recherche sur les Mutations de l'Europe et de ses Sociétés (ERMES)
rumpala@unice.fr

Résumé :

Devant l'impression envahissante d'un genre gagné par le pessimisme et l'alarmisme, cette contribution vise à se demander s'il est encore possible de mobiliser la science-fiction pour y trouver des ouvertures plus inspirantes, pouvant notamment aider à réfléchir sur les manières pour une collectivité de prendre en charge les défis écologiques. Le texte montre d'abord l'intérêt potentiel de ce type d'imaginaire lorsqu'il touche des enjeux écologiques et qu'il constitue alors une problématisation de l'habitabilité planétaire et d'enjeux afférents. Il est ensuite proposé de dépasser un clivage courant entre utopie et dystopie qui s'avère peu productif et finit par engluer la réflexion. Ce dépassement devient plus facilement envisageable en abordant les productions de science-fiction comme des lignes de fuite et différentes figures seront ainsi repérées pour leur manière distincte de laisser entrevoir des directions nouvelles ou alternatives en matière écologique, plus proches en tout cas du registre de l'espérance.

Penser les espérances écologiques avec la science-fiction

La situation écologique de la planète semble tellement se détériorer qu'elle figure de moins en moins parmi les sujets propres à susciter de l'espérance. Et si l'on cherche cette espérance dans la science-fiction, elle paraît encore plus difficile à trouver, tant s'y sont accumulées les représentations pessimistes ou alarmistes. Devant cette impression envahissante d'un genre gagné par le désarroi et le renoncement, cette contribution vise à se demander s'il est encore possible de mobiliser la science-fiction pour y trouver des ouvertures plus inspirantes, pouvant notamment aider à réfléchir sur les manières pour une collectivité de prendre en charge les défis écologiques.

Pourquoi s'appuyer sur le travail imaginaire ? Parce qu'il a des dimensions multiples. La science-fiction propose certes des récits, mais peut aussi être envisagée comme un espace de production d'idées, et spécialement d'idées nouvelles ou originales. En installant et en accumulant des expériences de pensée, elle offre un réservoir cognitif et un support réflexif¹. Ses représentations sont aussi un vecteur d'interprétation du monde. Plus précisément, cette voie fictionnelle peut être une manière de réinterpréter des problèmes et des situations, de problématiser ou de reproblématiser.

L'un des rares endroits où l'on peut voir vivre, agir, s'organiser les « générations futures » (et pour cause) est la science-fiction et ses constructions imaginaires. Elle est une manière d'essayer de décrire comment il serait possible d'habiter les mondes en préparation. On peut même aller plus loin en considérant que cette manière d'expérimenter par l'intermédiaire de descriptions fictives peut aussi aider à produire une forme de connaissance. Par une prise de recul, il devient alors envisageable de trouver inspiration et matière à réflexion dans des situations imaginaires, voire de rendre disponible des alternatives (dans un sens plutôt anglophone du terme). Il n'est bien entendu pas question de prétendre trouver dans la science-fiction des systèmes de pensée tout équipés. Ce qu'elle permet et qui est son avantage, c'est surtout de fabriquer et de simuler des mondes.

Si la quantité de fictions à tonalité pessimiste voire apocalyptique a eu tendance à augmenter, l'idée dans cette contribution est plutôt de travailler à partir des récits non-dystopiques, en remettant au jour l'imaginaire constituant qui peut être présent dans la science-fiction lorsqu'elle aborde de manière positive les enjeux écologiques, ou ceux aujourd'hui codés en termes de « développement durable ». Même si, dans la place croissante occupée par les « écofictions »², ils paraissent rares, d'autres exemples avec des visions relativement positives peuvent encore être trouvés, ou au moins offrent l'image d'un futur qui paraisse plus désirable que celui de récits à vocation plus ou moins alarmiste. De tels exemples peuvent paraître d'autant plus utiles qu'il s'avère difficile d'envisager de changer un système ou un ordre tant que n'est pas disponible l'image d'une alternative. Comme le rappelait John Barry : « It has long been a truism of more radical conceptions of green politics that to live in a less unsustainable society is to live in a *different type of society* not simply the 'greening' of the existing one (Barry, 1999), given the scale of change required for addressing unsustainability. However, what we are faced with here is the challenge that to live in that different

¹ Yannick Rumpala, « Ce que la science-fiction pourrait apporter à la pensée politique », *Raisons politiques*, 4/2010 (n° 40), pp. 97-113.

² Comme les appelle Christian Chelebourg pour désigner ces imaginaires angoissants de catastrophe écologique et de fin du monde. Cf. *Les écofictions. Mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2012.

type of society requires different collective narratives by which to live, but which also includes different self-understandings »³.

Cette contribution part conjointement de l'hypothèse que ces fictions ont non seulement une esthétique, mais aussi une éthique et une politique. En investiguant ces œuvres de science-fiction, il ne s'agit pas d'y découvrir un lieu idéal ou des recettes presque prêtes à l'emploi, mais de repérer les formes de propositions qui peuvent être mises en scène par le moyen fictionnel. Sur quelles bases ces fictions construisent-elles la possibilité de parvenir à une situation « soutenable » et de garder une planète habitable ? Dans quel type de vision du futur les enjeux énergétiques ou de gestion des ressources sont-ils par exemple intégrés ? Quels modes de régulation du collectif sont esquissés ? Quelle place tient la technologie ? Bref, est-il encore possible de trouver des fictions de l'avenir planétaire qui ne dissolvent pas l'espérance ? Et, de manière peut-être plus ambitieuse, la science-fiction peut-elle aider à introduire du neuf dans la théorie politique qui s'occupe d'écologie (la « *green political theory* » des anglophones) ?

La science-fiction s'exprime désormais dans différents médias et supports (littérature, cinéma, séries télévisées, bandes dessinées, jeux vidéo, etc.), ce qui en étend les aires d'influence. Elle joue un rôle de plus en plus diffus comme matrice culturelle. Le matériau semble donc pouvoir être pris dans un corpus large (même si subsiste la barrière de la langue) qui peut être analysé sur différents dimensions.

La méthode proposée ici est de considérer les œuvres fictionnelles axées sur l'avenir comme des supports heuristiques⁴. Plus précisément, les œuvres de science-fiction peuvent être prises à la fois comme un réservoir d'expériences de pensée et comme des formes de problématisations (au sens de Michel Foucault). Ces œuvres n'ont pas forcément été conçues comme des expériences de pensée, mais la plus large part d'entre elles peut être réutilisée sur ce modèle, notamment en offrant des hypothèses à travailler (Et si... ?). La science-fiction peut conjointement être considérée comme une manière de problématiser non seulement des évolutions dans le domaine de la science (si l'on reste attaché à la dénomination du genre), mais aussi, et peut-être surtout, leurs conséquences plus ou moins directes sur les systèmes sociaux et politiques. À la manière de Michel Foucault⁵, ces problématisations peuvent être conçues comme des façons pour la pensée de s'emparer d'objets d'apparence relativement nouvelle. Plus précisément, elles peuvent être des manières d'interroger des conditions de possibilité, et fonctionner de telle sorte qu'entre l'entrée et la sortie de l'œuvre, la représentation d'une question se trouve modifiée. Dans le cas d'une œuvre littéraire, ces problématisations peuvent d'ailleurs n'être que le réarrangement de représentations diffuses reprises plus ou moins consciemment par l'auteur.

Reconsidéré de cette manière, le matériau fictionnel peut alors trouver des appuis méthodologiques pour devenir lui aussi un support de connaissance, même si sa relation à la réalité peut paraître très détachée. Sur le sujet qui nous occupe, il peut s'agir notamment de repérer les mises en scène où le lecteur peut voir opérer des règles de préservation des conditions d'habitabilité. Ces mises en scène sont éparpillées, mais leur rapprochement devrait pouvoir dessiner une configuration relativement cohérente⁶. Traitée comme une forme de problématisation (avec d'ailleurs sa part de réactivation de mythes plus ou moins anciens), la science-fiction peut alors être mise plus facilement en relation

³ John Barry, *The Politics of Actually Existing Unsustainability: Human Flourishing in a Climate-Changed, Carbon Constrained World*, Oxford University Press, 2012, p. 99.

⁴ Cf. Yannick Rumpala, « Ce que la science fiction pourrait apporter à la pensée politique », op. cit.

⁵ Cf. Michel Foucault, « Le souci de la vérité », in *Dits et écrits 1954-1988*, Tome II (1976-1988), Paris, Quarto Gallimard, 1994.

⁶ D'un point de vue méthodologique, la familiarité avec les œuvres aide, mais elle est utilement complétée par la collecte des prises de position des auteurs et de ce qui relève du « paratexte » (Cf. Gérard Genette, *Paratexts. Thresholds of Interpretation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997).

avec d'autres formes de problématisation, comme celles qui existent dans la réflexion politique ou philosophique.

À partir de ces différents appuis et d'exemples essentiellement littéraires, cette contribution s'organisera en trois étapes. La première montrera que la science-fiction, lorsqu'elle touche des enjeux écologiques, constitue une problématisation de l'habitabilité planétaire et d'enjeux afférents (1). La deuxième proposera de sortir du clivage entre utopie et dystopie, en envisageant une forme de dépassement dialectique et en profitant de la capacité de la science-fiction à jouer comme vecteur de réflexivité (2). Pour conforter ce dépassement, la troisième défendra l'idée qu'il vaut mieux aborder les productions de science-fiction comme des lignes de fuite et elle repérera plus particulièrement celles qui marquent en matière écologique des recherches de directions nouvelles ou différentes, plus proches en tout cas du registre de l'espérance (3).

I) Problématisations écologiques et (re)découverte de l'enjeu de l'habitabilité terrestre

La science-fiction a saisi de multiples façons la faculté de mettre en scène les rapports des espèces pensantes à leur habitat, que ce soit l'espèce humaine ou d'autres espèces extraterrestres. À leur manière, les œuvres du genre donnent aussi à voir ce que peuvent devenir les milieux de vie, en fonction de la manière dont ils sont traités par les humains ou les êtres qui les occupent⁷. Ces propositions imaginaires permettent de représenter ce que pourraient être les capacités d'adaptation de ces milieux. Si préserver la planète suppose certains abandons dans les modes de vie, que choisit-on d'abandonner ? De ce point de vue, il est intéressant de repérer et d'examiner ce que la science-fiction garde de notre monde actuel, ce qu'elle retire, rajoute (car c'est là une des marques constitutives du travail imaginaire auquel elle sert de cadre⁸). Ce qui veut donc dire analyser aussi les éléments sémiotiques que les récits véhiculent avec eux.

- *Une manière de problématiser les conditions d'habitabilité planétaire*

Lorsqu'elle touche aux questions d'écologie, ce que redécouvre et problématise la science-fiction, c'est l'enjeu de l'habitabilité terrestre. Dit autrement, sous forme de question : comment faire pour que la planète soit encore habitable ? Cette interrogation, la science-fiction la traduit dans une esthétique, et même, poussons cette hypothèse, dans une forme d'éthique. Sous ce dernier angle, l'habitabilité dépasse alors la question de l'occupation d'un espace ; elle renvoie aussi à la préservation de conditions de vie pour des collectivités⁹. En l'occurrence, des collectivités qui, pour leur partie humaine, sont de plus en plus obligées de réfléchir à leurs propres conduites, de revenir sur ce qu'elles font autour d'elles¹⁰. Sur la Terre comme sur d'autres planètes, le maintien d'une habitabilité oblige aussi à penser l'être-en-commun, toujours à construire.

⁷ Pour une remise en perspective à travers le prisme écologique, voir aussi Ernest J. Yanarella, *The Cross, the Plow and the Skyline. Contemporary Science Fiction and the Ecological Imagination*, Parkland, Brown Walker Press, 2001 ; Brian Stableford, « Science Fiction and Ecology », in David Seed (ed.), *A companion to science fiction*, Malden, Blackwell Publishing, 2005.

⁸ Ce qu'on peut rapprocher de la notion de « novum » chez Darko Suvin. Cf. *Metamorphoses of Science Fiction: On the Poetics and History of a Literary Genre*, New Haven, Yale University Press, 1977.

⁹ Et même, plus profondément encore, aux relations des êtres humains avec ce qui les entoure. Cf. Augustin Berque, *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 2000.

¹⁰ Voir aussi Yannick Rumpala, « Gouverner en pensant systématiquement aux conséquences ? Les implications institutionnelles de l'objectif de « développement durable » », *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement*, vol. 10, N° 1, avril 2010. URL : <http://vertigo.revues.org/9468>

- *Une manière de problématiser la préservation des ressources*

L'enjeu de la disponibilité de ressources et de leur épuisement a été problématisé dans un nombre croissant d'œuvres. Par exemple, dans *En panne sèche*¹¹, Andreas Eschbach fait le récit d'un monde devant faire face à la raréfaction des ressources pétrolières. L'enjeu peut même être présent sous forme de détails. L'entrée dans un monde de contraintes se voit donner des conséquences concrètes dans la vie quotidienne. Il y a ce type d'anticipation dans *Babylon Babies* (1999) de Maurice G. Dantec, où les douches sont minutées et leur durée est limitée pour économiser l'eau (ce type de dispositif est aujourd'hui disponible sur le marché, mais pas encore obligatoire). Dans ce cas, c'est la technique, par l'intermédiaire des objets domestiques, qui finit par encadrer les comportements individuels.

- *Une manière de problématiser les besoins (en énergie, etc.)*

La science-fiction véhicule aussi des représentations mentales de l'énergie et de son utilisation. À quoi ressemblerait par exemple un monde qui n'aurait pas su résoudre les problèmes de pénurie énergétique ? À quelles adaptations aurait-il été conduit ? À quoi ressemblerait ce même monde avec de surcroît des multinationales de l'agro-industrie ayant continué à étendre leur domination sur la production de nourriture, jusqu'aux processus touchant le vivant lui-même ? C'est cette conjonction d'évolutions qui non seulement sert de décor à *La fille automate*, le roman de Paolo Bacigalupi (2009), mais qui nourrit aussi véritablement le cœur de l'intrigue, dans une Thaïlande où le contrôle du patrimoine génétique des plantes est devenu un enjeu de lutte entre acteurs économiques et acteurs institutionnels. Dans ce roman, les dispositifs qui demandaient de l'énergie sont remplacés par d'autres fonctionnant avec des systèmes de ressort.

II) Sur la force du clivage utopie/dystopie, ses limites et les possibilités de la dépasser

Les récits proposés par la science-fiction sont souvent traités avec une espèce de réflexe consistant à essayer de les situer par rapport aux grandes catégories de l'utopie et de la dystopie. Classifier peut être un réflexe utile pour signaler certaines caractéristiques, mais l'exercice a aussi ses limites, qui peuvent être notamment de vouloir mettre de force des éléments dans des catégories. Ces grandes catégories semblent même être rentrées dans un jeu dialectique, qui peut amener aussi la question de la possibilité de son dépassement.

a) Sur la fonction utopique de la science-fiction et le poids du lexique utopique pour parler des espérances

En raison des espérances que peuvent convoquer certains éléments des récits de science-fiction, il peut y avoir une forte tentation à la rapprocher du registre utopique. Théoricien devenu influent en la matière, Fredric Jameson fait un net rapprochement entre utopies et science-fiction. Dans sa perspective, l'esprit utopique se poursuivrait dans la science-fiction. Ou, pour l'exprimer différemment, la science-fiction aurait aussi des fonctions utopiques. Fredric Jameson tend ainsi à rejoindre la conception de Darko Suvin selon laquelle l'utopie serait un sous-genre de la science-fiction¹². Cette forme fictionnelle produirait un effet de décalage cognitif

¹¹ Nantes, L'Atalante, 2009.

¹² Cf. Fredric Jameson, *Archaeologies of the Future. The Desire Called Utopia and Other Science Fictions*, London, Verso Books, 2007, p. xiv.

(« *cognitive estrangement* »), faisant passer des éléments plus ou moins familiers dans le registre de l'étrangeté (ils sont reconnaissables et cependant différents).

L'utopie peut être une manière d'entretenir les espérances, mais après ? Parler d'utopie en général n'empêche-t-il pas de penser aux alternatives plus particulières ? Le schéma utopique renvoie fréquemment à l'image de grands projets à reprendre, dans un schéma (tendanciellement) global. Une autre voie, qui peut paraître plus pragmatique, peut être de revenir à cette idée d'alternative, ou plus précisément de potentialité alternative (si on veut essayer de traduire le terme « *alternativeness* » déjà disponible en anglais). À sa manière, en jouant sur les ressorts de l'imaginaire, la science-fiction offre des ressources cognitives qui peuvent permettre de stimuler des formes de réflexivité et de leur ouvrir des espaces. Lesquels ? L'esquisse d'alternatives peut justement être un de ces espaces pour la dimension productive de l'imagination.

b) Symptomatique d'une érosion de la confiance en l'avenir

Il peut toutefois paraître difficile de penser des espérances avec la science-fiction au vu de l'évolution de ses productions. Si l'on s'y fiait uniquement, ce qui va arriver à l'espèce humaine serait plus qu'un immense défi. L'avenir écologique de la planète y apparaît souvent imaginé dans le registre dystopique (avec différentes gradations : de la dégradation avancée à la catastrophe complète)¹³. C'est presque devenu un truisme de dire que la science-fiction est devenue majoritairement alarmiste ou pessimiste. La répétition des mêmes figures peut même finir par lasser¹⁴. Il est plus rare de pouvoir trouver des imaginaires plus positifs. Les œuvres fictionnelles semblent en effet avoir plus de difficultés à imaginer une société qui serait parvenue à un état ou un niveau d'avancement plus respectueux de la « nature ». Autrement dit, il paraît plus facile d'accentuer des traits négatifs perceptibles dans les tendances actuelles et de produire des visions servant facilement de repoussoirs. S'agissant de la fiction littéraire, un théoricien des utopies écologiques comme Marius de Geus¹⁵ ne cite que peu d'exemples de propositions utopiques, notamment l'« île » d'Aldous Huxley¹⁶, l'« ecotopia » d'Ernest Callenbach¹⁷.

Pourquoi y en a-t-il si peu ? Cette quasi-absence pose en effet question. Pourquoi ne serait-il possible d'imaginer pour l'humanité un autre horizon que celui de la catastrophe écologique ? Pourquoi paraît-il plus difficile de construire par l'imagination un monde se situant dans un futur désirable ? L'extrapolation des tendances actuelles mènerait-elle inévitablement vers un futur répulsif ? Pierre-André Taguieff peut ainsi aller jusqu'à affirmer que : « Les utopies négatives – contre-utopies ou anti-utopies – ont gagné la bataille qui les opposait aux descriptions de la société parfaite, aux rêves d'ordre et d'harmonie sans dissonance qu'exprimait la pensée utopique classique »¹⁸. L'accumulation de ces dystopies et récits alarmistes ne finirait-elle pas par devenir une manière de préparer les esprits à des lendemains qui ne chanteront pas ?

Sous ces formes plus ou moins alarmistes, cette science-fiction dystopique peut aussi être vue comme une forme de prise de conscience et de mise en scène de la vulnérabilité humaine (qui peut aller jusqu'à la spectacularisation de la catastrophe). Elle devient alors une manière d'explorer les limites de la planète (dans ses capacités d'adaptation) et de montrer des conséquences négatives.

¹³ Voir Christian Chelebourg, *Les écofictions. Mythologies de la fin du monde*, op. cit.

¹⁴ Voir par exemple Alain Musset, *Le syndrome de Babylone. Géofictions de l'apocalypse*, Paris, Armand Colin, 2012.

¹⁵ Cf. Marius de Geus, *Ecological Utopias. Envisioning the Sustainable Society*, Utrecht, International Books 1999.

¹⁶ *Island*, Harper & Brothers, 1962 ; traduction française : *Île*, Pocket, 2010.

¹⁷ *Ecotopia*, Berkeley, Banyan Tree Books, 1975.

¹⁸ « Faillite du progrès, éclipse de l'avenir », in Paul Zawadzki (dir.), *Malaise dans la temporalité*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 95.

Mais, ce n'est pas parce que les visions dystopiques se multiplient qu'elles incitent forcément à changer de trajectoire. En définitive, les fictions catastrophistes ont un côté (trop) rassurant ; elles permettent de se dire : « Par comparaison, jusqu'ici tout va bien ».

c) Réactions et tentatives de reconstitution d'un imaginaire optimiste

Dans une espèce de relation dialectique se reconstituent des propositions plus ou moins éloignées de la fiction, où la condition humaine n'est pas réduite à la survie dans un monde devenu hostile. Quelques auteurs de science-fiction ont pu jouer de leur notoriété pour les pousser.

Bruce Sterling, un des inspirateurs du courant cyberpunk (exubérance technologique, informatique notamment, sur fond de néo-féodalisme économique et de décrépitude sociale), a aussi été à l'origine du « Viridian Design Movement », un mouvement lancé pour lutter contre les problèmes environnementaux en promouvant les solutions et technologies considérées comme innovantes. Le manifeste du mouvement, publié en janvier 2000¹⁹, appelait à sortir des mauvaises habitudes accumulées au XXe siècle et développer une sensibilité écologique séduisante (symbolisée visuellement par une nuance brillante de vert) pour pouvoir déplacer les énergies créatives.

Le « Hieroglyph project », plus récemment lancé par le romancier américain Neal Stephenson, part d'une réaction contre la tendance de la science-fiction à sombrer dans les visions pessimistes et apocalyptiques. Il s'alarmait en effet des formes de désespérance que cette tendance risquait selon lui d'engendrer et de la perte d'inspiration qui pourrait en résulter, notamment pour la stimulation de grands projets innovants²⁰. Le projet esquissé est devenu une plate-forme contributive sur Internet (<http://hieroglyph.asu.edu/>), en liaison avec le *Center for Science and the Imagination* de l'*Arizona State University*.

L'anthologie élaborée sous l'égide de Jetse de Vries affichait un esprit voisin en cherchant à montrer par les nouvelles rassemblées que le futur peut être aussi porteur d'espoir. D'où son titre : *Shine: An Anthology of Optimistic SF*²¹. Les risques liés à l'absence de voies inspirantes constituaient également un de ses arguments : « It's also a slanted way to educate people: imagine you are bringing up your children, and your only approach to teach them doing wrong things is to chide and punish them, while not telling them what behaviour is good and rewarding it. Constant punishment, no reward. Only stick, no carrot. I leave it up to your vivid imagination as to what type of balanced individual this kind of upbringing will bring »²².

Ces différentes initiatives tendent à partager une hypothèse sous-jacente : les problèmes ne sont pas insolubles et il faudrait que la créativité humaine puisse (à nouveau) s'exprimer. Elles s'avèrent ainsi marquées par une orientation techniciste ou, au moins, techno-centrée.

III) Retrouver des espérances par la science-fiction et ses lignes de fuite

Les œuvres de science-fiction subissent peut-être plus que d'autres cette tentation fréquente qui consiste à essayer de les placer sur un axe utopie/dystopie. Cette opposition binaire finit par devenir

¹⁹ Cf. Bruce Sterling, « The Manifesto of January 3, 2000 », <http://www.viridiandesign.org/manifesto.html>, consulté le 6 septembre 2013.

²⁰ Neal Stephenson, « Innovation Starvation », *World Policy Journal*, vol. 28, n° 3, September 2011, pp. 11-16, <http://www.worldpolicy.org/journal/fall2011/innovation-starvation>

²¹ Jetse de Vries (ed.), *Shine: An Anthology of Optimistic SF*, Solaris, 2010.

²² « MIND MELD: Ecological Science Fiction », July 25th, 2012, <http://www.sfsignal.com/archives/2012/07/mind-meld-ecological-science-fiction/>

peu productive (sans compter que la qualification d'utopie a eu de plus en plus tendance à être utilisée de manière péjorative ou dépréciative et que les frontières peuvent être parfois difficiles à tracer). Mieux vaut appréhender ces constructions fictionnelles comme des « lignes de fuite » (en repartant de l'expression retravaillée par Gilles Deleuze²³). Dans ces œuvres ou ces productions, l'ambition, en effet, n'est pas forcément de construire un modèle ou un contre-modèle. Si une créativité s'exerce, c'est pour refaire le monde. Ou plutôt refaire un monde. Montrer ou témoigner que d'autres possibilités, d'autres schémas peuvent être pensés. Des lignes de fuite peuvent ainsi s'esquisser parce que les représentations de science-fiction élargissent la gamme des possibles par une incursion temporaire dans des contrées ou des situations imaginaires.

Ce faisant, les problématisations installées sont également une manière de poser la question du changement social et de ses possibilités. Que serait une société qui ne serait plus dans l'accumulation, qui ne serait plus régie par un principe de maximisation des richesses matérielles, qui serait capable de trouver du sens ailleurs que dans la consommation ? Quelle forme prendrait-elle ? Sur quelles bases ? Quelles seraient alors les valeurs dominantes ?

Ces lignes de fuite peuvent être interprétées comme des explorations des conditions dans lesquelles l'habitabilité de la planète peut être affectée et/ou préservée. Bien sûr, ces fictions sont des reflets de leur époque et ces propositions littéraires vont aussi largement puiser dans un imaginaire déjà là.

Dans la partie accessible à un public francophone ou anglophone, il est possible de repérer six figures qui, de diverses manières, parviennent à maintenir des formes d'habitabilité planétaire. C'est d'ailleurs l'intérêt d'un corpus : les œuvres peuvent devenir intéressantes d'une autre manière lorsqu'on les rapproche pour comparer leurs options et leurs propositions. On peut ainsi comparer comment l'habitabilité est préservée, comment les besoins sont assurés, comment les ressources sont gérées.

- *La sécession arcadienne : Ecotopia*

Une version emblématique de la sécession arcadienne pourrait être trouvée dans *Écotopia* d'Ernest Callenbach²⁴. Le livre suit un schéma littéraire presque « classique » de la découverte utopique : celui d'un récit de voyage dans une société différente et originale. En l'occurrence, c'est ici un journaliste de New York qui part en reportage dans une partie de la côte ouest des États-Unis qui a fait sécession presque une vingtaine d'années auparavant (en 1980). Ses articles et son journal personnel permettent de présenter l'expérience réalisée et ses avantages. Cette société privilégie les formes d'organisation autogestionnaires, décentralisées, les technologies maîtrisables (comme le recours aux énergies renouvelables), les liens communautaires, l'équilibre avec le reste du vivant. Le travail y est fortement réduit (20 heures par semaine), la créativité individuelle encouragée. La taille des villes est limitée, le recyclage est généralisé. Si des voitures sont encore présentes, elles sont en fait électriques. Dans un livre paru quelques années après le premier, Ernest Callenbach racontera la naissance de cette *Écotopia*²⁵.

- *La frugalité autogérée : Les dépossédés*

Par sa construction, *Les dépossédés* d'Ursula Le Guin²⁶ permet de jouer sur les contrastes. Les situations de deux sociétés sont en effet mises en scène dans ce roman. Urras est une planète où les

²³ Cf. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux (Capitalisme et schizophrénie, tome 2)*, Paris, Ed. de Minuit, 1980.

²⁴ *Ecotopia*, Berkeley, Banyan Tree Books, 1975.

²⁵ *Ecotopia Emerging*, Berkeley, Heyday Books, 1981.

²⁶ Paris, Robert LAFFONT, 1975 (*The Dispossessed*, New York, Harper & Row, 1974).

bases de l'organisation sociale sont restées matérialistes et orientées vers l'accumulation des richesses, avec son lot d'inégalités et d'exploitation malgré des apparences d'opulence. Sur Anarres, satellite qui fut une colonie minière, l'ensemble de la société a adopté des principes anarchistes (pas de gouvernement), coopératifs, mais les conditions de vie y sont rudes (du fait des faibles ressources et de l'aridité locale), rigidement organisées (pour partie par l'intermédiaire d'ordinateurs pour l'administration), et la volonté de séparation par rapport à l'autre système finit par ressembler à un enfermement. Les lecteurs peuvent comparer les deux systèmes en suivant le voyage que fait un physicien, originaire d'Anarres, entre les deux. Pour Peter G. Stillman, le roman d'Ursula Le Guin permet ainsi de donner une représentation de la manière dont une société ralliée à des principes anarchistes parvient à gérer des raretés et des ressources réduites, dans des conditions donc plus difficiles et potentiellement plus conflictuelles que pour une société qui bénéficie de l'abondance²⁷. Plutôt que des maisons pour chaque famille, ce sont par exemple des habitats collectifs avec dortoirs communs. Pour toutes les activités, la frugalité est devenue l'arrière-plan impératif. Mais le roman d'Ursula Le Guin est aussi pour elle une manière de montrer les ambiguïtés du système d'Anarres (d'où son sous-titre, qui n'est pas forcément repris dans les différentes éditions : « An Ambiguous Utopia »), avec des idéaux initiaux qui finissent par se transformer en contraintes pesantes.

- L'abondance automatisée : la Culture

La Culture est la grande civilisation galactique qui sert d'arrière-plan et de cadre à une série de romans et de nouvelles de l'écrivain écossais Iain M. Banks. C'est une civilisation hyper-avancée, expansive mais bienveillante, puisqu'elle a la prétention d'amener d'autres civilisations plus grossières vers des formes plus éclairées. Son degré de développement technologique a permis de faire disparaître toutes les raretés matérielles. Dans la Culture, les problèmes de sécurité existentielle ne se posent plus. La Culture est l'horizon hypothétique d'une humanité libérée des contraintes matérielles et pouvant se consacrer sans honte à un hédonisme généralisé (ou en tout cas sans obligation de travailler). Elle a toutefois atteint ce stade par un fort investissement dans la technique. Une large part des activités productives y est automatisée en recourant à des machines n'ayant pas de conscience (à la différence d'autres plus évoluées et pouvant dépasser l'intelligence humaine, qui jouent un rôle majeur dans l'organisation de cette vaste civilisation²⁸). Pour accueillir ses populations, la Culture pourrait recourir à la terraformation, mais elle préfère l'habitat dans les orbitales, d'immenses anneaux artificiels flottant dans l'espace. Les raisons sont pour partie des raisons écologiques : « Whatever the source material, Orbitals are obviously far more mass-efficient in providing living space than planets. The Culture, as is made clear in *Use of Weapons*, regards terraforming generally as ecologically unsound; the wilderness should be left as it is, when it is so easy to build paradise in space from so little »²⁹. Si la Culture n'a plus à se soucier de limites écologiques³⁰, elle semble donc néanmoins continuer à respecter certains principes.

²⁷ Voir Peter G. Stillman, « *The Dispossessed* as Ecological Political Theory », in Laurence Davis & Peter G. Stillman (eds), *The New Utopian Politics of Ursula K. Le Guin's The Dispossessed*, Lanham, Lexington Books, 2005.

²⁸ On pourrait en effet créditer Iain M. Banks d'une innovation dans la typologie des régimes politiques en ayant inventé « l'anarchie assistée par ordinateur ». Cf. Yannick Rumpala, « Artificial intelligences and political organization: an exploration based on the science fiction work of Iain M. Banks », *Technology in Society*, vol. 34, n° 1, February 2012, pp. 23-32.

²⁹ Iain M. Banks, *A Few Notes on the Culture*, 1994, <http://www.futurehi.net/phlebas/text/cultnote.html>

³⁰ Cf. Simon Nicholson, « A World Beyond Ecological Limits: Lessons from Iain M. Banks' Culture Series », Prepared for the annual meeting of the International Studies Association, New York, February 15-18, 2009, http://www.allacademic.com/meta/p_mla_apa_research_citation/3/1/1/5/6/p311567_index.html

- *L'abstention technologique*

Face aux dévastations écologiques qui affectent la Terre, la voie décrite par Michel Jeury dans *Les écumeurs du silence*³¹ est celle d'une mise en sommeil artificiel de la population humaine dans des abris souterrains. Un « Grand Moratoire » a été instauré au XXIII^e siècle pour laisser du temps aux régénérations naturelles. En surface ne sont restés que quelques groupes humains (le « Peuple de la Présence »), mais placés sous la surveillance, non sans brutalité, des « Écumeurs du silence » pour qu'ils ne redéveloppent pas de technologies dommageables et polluantes. À l'époque du récit, soit quelques siècles après ce « Moratoire », les raisons qui l'ont justifié ont toutefois tendance à devenir moins nettes dans les mémoires et les conditions de vie sont loin d'être faciles.

- *Le conservationnisme autoritaire*

La romancière anglaise Karen Traviss a installé l'action de sa série des « guerres Wess'har »³² sur une planète dont les conditions écologiques sont préservées de manière impitoyable et plutôt guerrière. Sur Cavanagh, une planète très éloignée de la Terre, un groupe de colons humains a réussi à s'implanter et à être accepté parce qu'il s'est respectueusement intégré à l'environnement local, sous la vigilance d'une forme de gardien solitaire devenu immortel, un extraterrestre de la race Wess'har qui n'hésite pas à éliminer les arrivants perturbant les écosystèmes (une autre espèce extraterrestre, les Isenj, en a dramatiquement subi les conséquences). Une petite expédition composée de militaires et de scientifiques va retrouver ce groupe qui semblait disparu, mais devient une nouvelle menace pour ces écosystèmes. L'absence de respect pour les formes de vie locales se paye en effet au prix fort, et une scientifique de l'expédition y perdra la vie pour cette raison.

- *La spiritualité naturelle : Avatar*

L'imaginaire d'*Avatar*, film écrit et réalisé par James Cameron (2009), est aussi à forte tonalité écologique, notamment dans la manière dont les habitants assiégés de la planète Pandora, les Na'vis, considèrent leur environnement, avec un mode de vie proche de celui des chasseurs-cueilleurs et une espèce de respect animiste pour toutes les formes de vie qui les entourent³³. Leurs technologies paraissent primitives, en accord avec la simplicité des existences. Les groupes qui peuplent Pandora semblent s'y organiser sur des principes tribaux et le rapport à leur « nature » est presque fusionnel, les activités de chasse et de mise à mort étant par exemple accompagnées de pratiques rituelles censées marquer ce respect pour tous les autres êtres vivants³⁴.

Conclusion

Le retrait hors du monde actuel a déjà commencé, au moins de manière imaginaire, et la science-fiction en est une expression qui, à certains égards, en esquisse aussi des horizons possibles (certes pas forcément réconfortants). Ces narrations peuvent-elles jouer un rôle d'inspiration ? Au moins montrent-elles qu'il peut y avoir d'autres possibilités que la catastrophe ou la régression généralisée, et que les collectifs, dans certaines situations et malgré les contraintes, gardent des capacités de choix (tout en rappelant que les évolutions vers d'autres modèles sociaux ne sont pas

³¹ Paris, Fleuve noir, 1980.

³² Cf. *La cité de perle (Les guerres Wess'har – 1)*, Paris, Milady, 2008.

³³ Cf. « Pandora sive Natura : vierge, mère, femme ? » in Natalie Depraz, *Avatar « Je te vois ». Une expérience philosophique*, Ellipses, 2012.

³⁴ Pour une analyse plus approfondie, voir aussi « Chapitre 8 : Ecotopia », in Mehdi Achouche, *L'utopisme technologique dans la science-fiction hollywoodienne, 1982-2010 : transhumanisme, posthumanité et le rêve de « l'homme-machine »*, Thèse de doctorat « Études anglophones », Université de Grenoble, décembre 2011, pp. 573-639.

sans difficultés). Cette production narrative peut ainsi donner un sens, dans une double acception du terme : à la fois une signification et une direction.

Marius de Geus parle de « compas de navigation » à propos de la contribution que peuvent apporter les utopies écologiques³⁵. Pour lui, la pensée utopique a un rôle important à jouer dans l'avancée vers une société qui soit écologiquement responsable. Mais l'utopie doit être envisagée davantage comme un guide que comme un projet détaillé (d'une société parfaite). Elle peut aider à susciter des questionnements et à jauger les résultats des initiatives entreprises.

Dans le cas de la science-fiction, même si les représentations proposées peuvent être riches en détails, ce serait difficile d'aller y chercher un quelconque modèle. Ce ne sont que des descriptions partielles, qui de surcroît ne tiennent que par leurs hypothèses implicites (une possibilité de sécession chez Ernest Callenbach, une forte avancée technologique chez Iain M. Banks, par exemple). Ce ne sont pas non plus des descriptions complètement enchantées.

Ces descriptions fictionnelles peuvent paraître d'autant plus partielles qu'elles donnent à voir un état possible, mais très rarement le chemin qui y ferait arriver. Quels processus ont permis la transition ? Ont-ils été conflictuels ou apaisés ? Ou alors, lorsque ces transitions apparaissent, c'est sous la forme d'une transposition du conflit de classes, comme dans le film d'animation sud-coréen *Wonderful Days* (2003). La Terre en 2142 y est dépeinte comme un espace devenu inhabitable, où sont mis en opposition deux groupes symbolisés par deux villes. L'une pour l'élite, Ecoban, espèce de bulle préservée de la pollution et qui a pour particularité d'utiliser cette dernière comme ressource énergétique. L'autre, Marr, est marquée par ses conditions de vie dégradée. L'intrigue du film se noue autour du besoin croissant d'énergie que manifeste Ecoban, prête à engendrer encore plus de pollution, ce qui va engendrer la révolte des exclus maintenus de force à l'extérieur.

Pourquoi une telle réflexion sur l'imaginaire écologique de la science-fiction pourrait-elle devenir importante ? Parce que cet imaginaire est aussi un territoire où s'affrontent différentes tentatives pour l'occuper ou l'orienter. Certaines grandes entreprises ont bien commencé à voir que, dans l'occupation de ce territoire, il y avait aussi un moyen de façonner le futur. C'est pour ce genre de raison (et guère par souci de soutenir des expressions artistiques) qu'Intel, la multinationale connue pour ses microprocesseurs, soutient par exemple un programme baptisé « *The Tomorrow Project* ». En gros, les explorations de science-fiction y sont vues comme des espèces de prototypes de possibles développements technologiques futurs. Sous le titre « *Green Dreams* », un concours de nouvelles a même été organisé sous l'égide de la branche américaine de ce « *Tomorrow Project* » pour promouvoir non pas une utopie (presque un gros mot dans le contexte américain), mais un « futur soutenable » et « optimiste ».

Forcément, dans ces exercices de créativité intellectuelle, les enjeux ne sont pas que des enjeux techniques. Même si tout cela, vu de loin, ne paraît être que spéculation, les enjeux impliqués vont au-delà et contiennent une part de politique (au sens de ce qui touche les affaires collectives). Pour rester sur les questions écologiques, un imaginaire techniciste dominé par la géo-ingénierie et la biologie synthétique n'a évidemment pas les mêmes implications qu'un autre plus sensible à des formes de sobriété conviviale moins versées dans le *high tech*. Par la construction d'hypothèses diversifiées, la science-fiction peut aussi avoir un rôle à jouer dans la manière dont la collectivité humaine va penser la manière d'habiter la planète. Ces constructions narratives peuvent faire voir d'autres aspects ou des chemins alternatifs peu perçus auparavant. Des lignes de fuite donc, qui pourraient élargir l'éventail des possibilités et ouvrir des voies d'exploration expérimentale des trajectoires futures dans lesquelles vont s'engager les collectivités.

³⁵ Marius de Geus, « Ecotopia, Sustainability and Vision », *Organization & Environment*, vol. 15, n° 2, June 2002, pp. 187-201.